

anima mea morte justorum! Pour moi, il ne paraît pas que je puisse prétendre à un autre martyre qu'à celui des infirmités, des souffrances, des tribulations et des travaux; Dieu veuille que je souffre celui-là comme il faut pour sa gloire. Depuis près de trois ans, je suis presque continuellement souffrant d'un point de côté auquel la gravelle est venue joindre ses souffrances. Il est vrai que tout cela, tout en me procurant l'avantage de souffrir, ne m'ôte pas tout à fait la force de travailler. Depuis le mois de septembre de l'année dernière, j'ai presque toujours été en tournée. J'ai passé plusieurs mois dans les bois et les hautes, plusieurs fois n'ayant pour église et presbytère qu'une pauvre chaumière, car plusieurs de nos chrétiens sont encore sans églises faute de moyens. A l'arrivée du missionnaire dans ces chrétiens, un des notables parmi les chrétiens déloge, lui, sa famille et ses animaux, qui souvent partagent avec lui sa pauvre chaumière, pour céder son humble toit à la célébration des saints et adorables mystères. Ainsi se reproduit souvent à nos yeux le prodige de Bethléem. Un Dieu pour la majesté duquel nos temples d'Europe les plus magnifiques, les plus ornés et les plus vastes sont encore trop petits, daigne encore condescendre à notre misère, et s'abaissant de nouveau dans de pauvres chaumières et de vraies étables, où il daigne encore se communiquer aux humbles. Après un pareil état, pourrions-nous trouver notre état trop pauvre, et notre habitation trop étroite et trop misérable? Cependant, comme ces pauvres chaumières ne peuvent contenir les chrétiens qui accourent aux saints mystères, il est de la plus grande difficulté de leur donner les instructions nécessaires, et les Gentils surtout sont souvent privés par là du bienfait de la divine parole. J'ai même été en quelque sorte forcé de célébrer les saints mystères sous une espèce de petit reposoir de feuillage, pour avoir occasion d'instruire ensuite les Gentils. Dans le même dessein, je célébrai le jour de la Purification de la Sainte Vierge, aussi grandement que je pus, avec une procession solennelle, le soir, suivant l'usage de ces pays. Ce fut à Daripally, village où nous avons bâti dernièrement une église belle et grande pour la campagne. Quoique je n'aie pu annoncer la fête que quelques jours auparavant, et d'un autre village, les chrétiens s'y rendirent en grand nombre, même de Bangalore, qui en est à neuf lieues (non à trois lieues, comme on l'a imprimé dans une de mes lettres par erreur). Les Gentils eux-mêmes y étaient accourus en foule de deux ou trois lieues à la ronde, de sorte que dans un village qui ne compte qu'une trentaine de maisons, il se trouva trois à quatre mille personnes à la fête. Tout se passa fort tranquillement. La procession ne put avoir lieu que le soir bien tard, et lorsqu'elle rentra, quoiqu'il fût près de minuit, je montai en chaire, à l'entrée d'un reposoir construit dans la cour de l'église, attendu que l'église ne pouvait contenir une pareille multitude. Sur mon invitation, tout le monde, même les Gentils, s'assirent, et entendirent fort paisiblement une espèce de discours télinga, où je m'efforçai, autant que cette langue, qui ne m'était pas trop familière, put me le permettre, à refuter le paganisme, et à montrer la vérité de notre sainte religion. Le lendemain matin, quoique la fête fut finie, les Gentils accoururent encore à la sainte messe avec les chrétiens. Les trois côtés de l'église étaient plus que pleins. Voyant l'empressement de ces pauvres gens à entendre les saintes vérités de la religion, je me remis à faire la discussion du paganisme et à leur donner une analyse succincte du christianisme. Après la messe, quelques Gentils vinrent me prier de leur donner encore quelques éclaircissements. Beaucoup d'entre eux convenaient de la fausseté de leur religion, des absurdités et infamies des histoires de leurs dieux, et se promettaient bien de venir encore quand il y aurait des fêtes. Espérons que Dieu bénira cette semence de sa parole sainte. Il est fâcheux que nous ne soyons pas assez de missionnaires pour cultiver ces champs encore presque incultes. Nous aurions aussi grand besoin de livres dans leur langue et de catéchistes capables de nous assister. Malheureusement, presque tout nous manque. Mais espérons que le Seigneur, dans sa bonté, viendra à notre aide.

Maintenant, mon horizon ainsi que la sphère de mes occupations sont un peu changés. La tête fatiguée de l'étude de trois langues différentes, à savoir, l'anglais, le malabare et le télinga, le corps déjà sujet à de grandes infirmités, telles que la gravelle et un point de côté presque continué depuis environ trois ans, et d'ailleurs un peu épuisé des fatigues de huit ans de ministère dans une chrétienté très nombreuse, et où la différence des nations et des langues multiplie le travail, je songeais à aller dans quelque retraite me retremper l'âme, l'esprit et le corps. Mais voici que Mgr. notre digne vicaire apostolique vient de procurer à la mission une imprimerie et d'acheter des caractères d'impression malabares. Considérant donc que j'avais mon humble production malabare à faire imprimer pour fournir des armes défensives à nos chrétiens harcelés par les protestants, il m'invita à venir me remettre, s'il était possible, à Pondichéry, et soigner les productions malabares que l'on doit imprimer. Pour satisfaire à ses desirs, j'y suis venu. Le Seigneur me donna encore la force de supporter les fatigues de ce long et pénible voyage. Je trouvai des routes qu'avait rendu désertes la crainte du choléra, qui venait de ravager de gros villages où il avait grandement réduit le nombre de la population. Au milieu de forêts, de montagnes et de précipices affreux, je vis une petite pagode ou temple du diable où résidait encore, il y a peu de temps, un brame qui, dit-on, s'entendait avec les voleurs qui peuplent ces affreux parages; il avait deux sonnettes pour accompagner de leur son les vœux et offrandes des Indiens idolâtres, obligés dans leurs voyages de passer par ces terribles montagnes. Par le son différent de ces sonnettes, il indiquait aux voleurs, ses compagnons, cachés dans le voisinage, dans les anfrs et les broussailles épaisses des montagnes, si le cortège des voyageurs était nombreux ou non, riche ou pauvre, et, par ces signaux, il les appelait à point nommé pour dé-

pouiller ces pauvres victimes de leur trompeuse idolâtrie. J'ai encore entendu le son d'une de ces sonnettes en passant. Mais il paraît que ce brame filou est allé expier dans les prisons ses nombreux forfaits.

A mon arrivée à Pondichéry, outre le soin de la rédaction ou révision des ouvrages malabares à imprimer, on m'a confié le séminaire. J'ai à faire la classe à un théologien et à soigner treize autres élèves qui apprennent le latin, et, avec cela encore, je dois m'entretenir autant que possible dans le saint ministère, attendu que nous n'avons pas assez d'ouvriers évangéliques. Voilà bien de l'ouvrage pour un pauvre invalide qui dans la santé même n'était pas capable de grand'chose. Ah! priez Dieu qu'il daigne m'accorder l'assistance de son divin esprit pour m'éclairer, me diriger et me donner la force d'accomplir ses saintes volontés. On m'a aussi confié le soin spécial d'un gros village à quelque distance d'ici, nommé Neltoppe, et la bâtisse d'une nouvelle église nécessaire à cette nombreuse chrétienté. On a commencé à en poser les fondements il y a dix ans au moins, mais, faute d'argent, on en est resté là. Nous avons repris en main cette bâtisse, quoique nous n'ayons d'autre ressource que la divine Providence. Nous laisseriez-vous encore abandonner cette œuvre, faute de moyens? L'année dernière, j'ai été avec mon collaborateur, M. Gailhot, bénir l'église d'Ossour, dont la nef et une aile collatérale venaient d'être finies. L'autre aile restant à moitié faite, faute de moyens pécuniaires, fut grandement endommagée par les pluies. La divine Providence m'a fourni cette année les moyens de la finir, mais non le plaisir de l'aller voir. Cette année, j'ai fait construire une autre église à Idapally, au pied des forêts; mais mes moyens ne m'ont pas permis de la couvrir en tuile. Le jour des cendres, après avoir célébré la sainte messe avec la célébration des cendres dans une forte chrétienté, il m'a fallu la rassurer contre la crainte d'une éclipse qui venait d'avoir lieu immédiatement avant la messe. Puis, le lendemain, je me dirigeai vers Idapally, où je croyais trouver l'église couverte, mais on ne faisait encore que travailler à la charpente. N'ayant pas d'endroit pour m'abriter, il fallut m'engager dans ces montagnes et ces bois, afin d'arriver avant la nuit à la Rayacouté. J'ai appris depuis avec plaisir que l'église avait été finie, mais je n'eus pas celui de m'y rendre avant de revenir à Pondichéry.

Pour en revenir aux éclipses, les Indiens, même chrétiens, au moins la majeure partie, n'en connaissent pas la cause; ils croient encore que c'est un gros serpent qui dévore ou le soleil ou la lune. A la mi-février, nous eûmes la moitié de la lune éclipsée; alors les Gentils immolèrent force moutons et allèrent en poussant des hurlements affreux arroser de leur sang les productions de leurs champs. L'éclipse de soleil, qui arriva à la nouvelle lune suivante, redoubla leur frayeur. Pendant l'éclipse de lune, outre les chrétiens, j'invitai le gentil, chef du village, à venir me voir pour entendre l'explication de ce phénomène; mais la peur du gros serpent l'empêcha de sortir de chez lui. Les chrétiens en partie vinrent et furent satisfaits de l'explication. Le jour des cendres, n'ayant point d'autre morceau de verre, il me fallut casser un petit miroir que j'avais pour me raser au besoin; je le fis noircir à la fumée et je leur montrai comment la lune ombrageait le soleil. Je profitai de la réunion en ce jour pour leur expliquer ce qui leur paraît si prodigieux, et dissiper leur crainte.

Cette année nous avons encore eu la consolation de donner le baptême à quelques Gentils et d'administrer le sacrement de pénitence et la sainte communion à grand nombre de chrétiens. Dans mes tournées surtout, j'avais journellement grand nombre de sacrements à administrer.—Je vous envoie une épreuve de mon principal ouvrage qui est maintenant sous presse, et qui va bon train. Il aura de quatre à cinq cents pages. L'abrégé en a soixante-seize. Outre cela nous avons sous presse un livre de prières avec petit catéchisme; seulement nous sommes embarrassés à soutenir les frais de l'imprimerie, attendu que nos Indiens sont pauvres et sont accoutumés à voir les protestants donner les livres pour rien, ce qui fait que, vu leur pauvreté, ils attendent la même chose de nous. Je vais aller célébrer un service solennel pour nos bienfaiteurs les associés défunts de l'Association de la Propagation de la Foi, tribut de reconnaissance que nous leur rendons avec une sincère gratitude. Il est temps de finir ce long griffonnage. Présentez mes respectueuses amitiés à tous nos anciens amis, et veillez me recommander à leurs prières.

J'ai l'honneur d'être en union de vos prières et saints sacrifices, bien cher ami, votre tout dévoué dans les saints cours de Jésus et de Marie.

DUPUIS, *Missionnaire apostolique.*

BULLETIN.

Le *Herald* est vraiment à prendre en pitié; il a une idée fixe dont, à ce qu'il paraît, il ne peut se débarrasser quoiqu'il fasse, c'est celle de voir des JÉSUITES partout; s'il dort, il est assailli de représentations qui l'effraient, ce sont des *Jésuites* qui fatiguent son imagination malade, s'il ouvre sa porte ou ses fenêtres, le premier objet qui se présente à ses yeux est un *Jésuite*; s'il apprend que quelques bibles falsifiées qu'il se plaît à appeler la *parole de Dieu*, quoique ce ne soit plus que la parole d'hommes imposteurs, si, disons-nous, il apprend que ces bibles aient été mises au feu, parce que ce qui les auraient lues auraient pu y puiser les doctrines absurdes des Mormons ou des Milléaristes, aussitôt de s'écrier: ce sont les *Jésuites* qui ont commis cet acte sacrilège. Ce mot de *Jésuite* est pour lui un cauchemar dont il ne peut se